

Alcool
et
santé des
femmes

Cycle entourage

Les contextes migratoires, la
dimension interculturelle

Abdelhafid HAMMOUCHE

Sociologue, professeur Université Lille 1, directeur du CLERSEE



Merci aux organisatrices qui me donnent l'occasion de réfléchir avec vous et merci en particulier à Marie-Pierre Jumel avec qui nous avons préparé cette intervention. En introduction, je voudrais dire que je ne suis pas un spécialiste des questions relatives à la toxicomanie et à la dépendance. J'interviens donc pour donner un éclairage sur une situation particulière : la situation migratoire. Il me semble utile de rappeler que la désignation, la façon de définir les situations n'est pas seulement une difficulté linguistique, c'est aussi un enjeu politique et social. Je n'ignore pas que nous sommes dans un temps où, en France et pas seulement, il y a ce qu'on appelle une **ethnisation** des problèmes, ou une **spécialisation** des problèmes. Un certain nombre de travaux en sociologie portent justement sur comment on parle de certains problèmes sociaux, comment les formes de définitions d'aujourd'hui mettent en relief la dimension culturelle, explicitement ou implicitement, et sur la dimension territoriale. Cela pourrait laisser croire qu'il y a des lieux où il y a un peu plus de problèmes parce que dans ces lieux-là (les banlieues pour ne pas les nommer) se trouveraient réunies des populations, notamment des populations venant d'ailleurs ou supposées venir d'ailleurs. Ma position est de ne pas négliger ces risques sémantiques, d'être vigilant par rapport à ces enjeux et de ne pas nourrir les stéréotypes que j'essaie de combattre. Je souhaite que mes précautions épistémologiques ne m'amènent pas à gommer les problèmes. Il faut trouver un fil conducteur, une approche pour parler de ces situations sans nourrir ce qu'on appelle le culturalisme. Je pars du postulat que dans ces situations migratoires, il y a bien, en effet, des éléments spécifiques et j'ajoute que toute situation a ses spécificités. Nous allons essayer de « débroussailler » tout ça. **Ces situations migratoires constituent à mes yeux un analyseur amplifié**, c'est-à-dire qu'en s'intéressant à ces situations, on ausculte autrement la société. Amplifié, cela veut dire aussi qu'on peut repérer des processus accélérés. **Ainsi, il peut se produire en**

deux générations ce que d'autres sociétés peuvent connaître sur des périodes beaucoup plus longues. Je précise enfin un élément de mon parcours pour mieux ancrer mon propos. Avant d'être universitaire, j'ai aussi été travailleur social, éducateur de rue dans l'agglomération lyonnaise pendant un certain temps et donc familier de certaines pratiques professionnelles, mais je n'ai jamais été, je le redis, spécialisé sur la question des drogues.

Les auteurs qui m'inspirent et constituent la matrice conceptuelle.

Pour me situer par rapport à mes recherches et à mon cadre théorique, je dirais simplement un mot par rapport aux auteurs qui constituent ma matrice, ceux que je crois plus importants dans ma façon de réfléchir, en lien avec « l'entourage », le thème qui nous réunit. Le premier que je cite c'est **Max Weber**¹, et son concept de **fraternisation**, non pas au sens d'amour (à supposer que la fratrie soit un lieu d'amour), mais pour dire que les gens sont étrangers les uns aux autres, et que c'est par un processus de liaison qu'il y a rapprochement - les inconnus deviennent moins inconnus les uns aux autres.

Ma deuxième entrée est celle de **P. Bourdieu**², et son concept d'habitus pour approcher sociologiquement les individus en considérant qu'ils ont incorporé le contexte social dans lequel ils ont vécu. C'est la société incorporée : être une personne c'est être une personne qui a « englouti » des schémas sociaux et qui existe en reproduisant ces schémas sociaux, ou en s'en détachant relativement. Le P. Bourdieu que je mobilise surtout, c'est celui des relations pratiques, un concept moins utilisé : **Les relations pratiques** sont des relations continues. Pour les saisir, cela nécessite l'observation des échanges quotidiens et la prise en compte des petits gestes, des petits ou grands échanges depuis

¹ Max Weber (1864-1920), sociologue et économiste

² Pierre Bourdieu (1930-2002), sociologue

l'emprunt d'une gousse d'ail jusqu'à l'aide apportée à l'occasion d'un mariage. Cela suppose une ethnographie comme celle réalisée par Bourdieu en Algérie³.

Troisième entrée, c'est celle de **A.Sayad**,⁴ très proche de Bourdieu. A.Sayad aide à penser **l'ici et l'ailleurs par une** exigence très féconde qui consiste à tenir en même temps deux espaces de référence dans le raisonnement. Quand il réfléchit aux migrants, il dit que ne saisir le migrant que par sa visibilité, c'est biaiser le regard. Il faut tenir compte de deux espaces : là où il est visible et là où il existe socialement aussi (le lieu d'origine et le lieu d'accueil). La dernière entrée c'est **R.Bastide**⁵, un sociologue anthropologue, qui s'est beaucoup intéressé au processus d'**acculturation** et aux effets du contact dans la durée.

Les recherches sur lesquelles je vais me baser pour réfléchir à haute voix avec vous, se sont déroulées sur les vingt dernières années. Les premières qui m'ont beaucoup inspirées portent sur le mariage : comment l'alliance, le lien s'établit en situation migratoire - c'est le nous domestique qui est en question en tant qu'ensemble en constante construction avec des interrogations sur les rapports parents-enfants, sur le couple...

Deuxième type de recherche, l'engagement public, en particulier celui des femmes, de leur visibilité, de leur volonté de participer à la construction d'un nous public. Et puis dernier type de recherche celles sur l'appropriation des espaces sous l'angle des rapports de genre et des rapports de génération. Le type de sociologie que j'essaie de mettre en avant, c'est une sociologie où les individus ne peuvent pas être pensés sans les contraintes, mais sans réduire les individus aux seules contraintes.

Pour introduire notre réflexion sur les situations migratoires, je vais me centrer sur les situations migratoires depuis la seconde guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui. Je ne me suis pas intéressé

aux situations qui naissent au dix-neuvième siècle qui, pour moi, sont indexées à la révolution industrielle qui va nourrir ces migrations, ces mobilités depuis la fin du dix-huitième. Période où on voit une accélération de l'exode rural et un appel aux ressources humaines de plus en plus large (pour la France, le Luxembourg, l'Allemagne, puis les autres pays européens, puis les colonies et ex-colonies). Depuis la Révolution Industrielle et encore plus après la deuxième guerre mondiale, le fondement des migrations c'est le salariat. Les gens ne partent pas pour aller chercher de l'eau, mais ils vont chercher un revenu régulier qui est le salaire.

La typologie des trois âges

On peut s'inspirer de **A.Sayad** pour distinguer les formes de migration en provenance du Maghreb en reprenant **la typologie des trois âges**. C'est une manière de réfléchir à cette mobilité particulière qu'est la migration en se demandant comment distinguer ceux qui partent de tel endroit à telle période plutôt qu'à telle autre. C'est un découpage qui force un peu les traits, mais qui a le mérite de bien montrer comment se fondent les migrations. A.Sayad élabore sa typologie sur la population algérienne à partir du début du vingtième siècle jusque dans les années soixante-dix (l'immigration a été interdite en France à partir de 1974).

Le premier âge, chez Sayad, c'est une migration qui est au service du groupe. C'est une migration rurale qui prend sens par rapport à une organisation sociale, l'organisation du village, où le groupe est déterminant. Le questionnement relatif aux migrations articule en permanence le commun au singulier. Il y a tout le temps du singulier, il y a tout le temps du commun. Quelle est la place de l'un et de l'autre ? C'est ce que les trois âges nous permettent de différencier. Le premier âge, avant la seconde guerre mondiale, les migrants sont aux ordres du groupe, c'est-à-dire que le groupe désigne un des siens pour aller chercher des ressources parce qu'il est en situation d'impasse économique et il faut que l'un des membres de la famille soit détaché,

³Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*

⁴ Abdelmalek Sayad (1933-1998), sociologue

⁵ Roger Bastide (1898-1974), sociologue et anthropologue

désigné. Le paradoxe, c'est que c'est l'un des plus intégré qui va être désigné ; et pas quelqu'un qui semble pataud... il part en mission, celle que lui a confiée le groupe, et son absence permet la perpétuation du groupe. Le mot perspective prend tout son poids : il quitte le groupe mais ne se détache pas psychologiquement, sociologiquement. Il est au service du groupe. Et d'une certaine manière, si cela fonctionne bien (cela peut ne pas fonctionner), si ce conditionnement joue à fond, c'est-à-dire si le migrant garde ses perspectives jusqu'au bout, quand il arrivera à Marseille, Lyon, Paris ou Lille... Il passera devant des bistrotiers qu'il ne verra pas. Il va passer devant des femmes qu'il ne verra pas. C'est-à-dire que tout ce qui s'apparente à de la tentation, s'il est vraiment imprégné de cette mission, il sera armé pour ne pas succomber à cette tentation. Les conditions de l'habitat, à Marseille par exemple, sont telles que les premiers migrants se regroupent les uns avec les autres et qu'ils s'entretiennent dans cette perspective. Ceux du premier âge sont donc des gens qui vont partir individuellement mais au service du groupe et qui en principe essaieront d'écourter leur séjour parce que la migration est un échec, la migration résulte de l'impossibilité pour la famille de subvenir à ses besoins.

Deuxième âge : Après la seconde guerre mondiale, les effets de la colonisation se manifestent plus nettement, la diffusion de la monétarisation produit ses effets. Le socle que j'ai évoqué, l'idée de la famille étendue et le village, tout était fondé sur le tout que constituait le groupe. Ce socle-là est ébranlé par la diffusion de la mesure. La monnaie va induire de la mesure : chacun aura tendance à mesurer sa contribution. Cela va apporter une fissure dans le tout, le migrant va potentiellement être quelqu'un qui pourra dire qu'il a contribué à telle hauteur. La monétarisation qui se diffuse produit un jeu de différenciation, de singularisation... Le deuxième âge c'est une migration structurée par la volonté de se détacher d'une condition. Autant au premier âge, le migrant est au service du groupe, autant

au deuxième âge, il s'agit pour lui de quitter la condition paysanne, il aspire plus à une condition urbaine, à une condition de salarié. Pendant les mêmes années en Algérie se produit ce qu'on appelle « le regroupement », c'est-à-dire qu'un grand nombre de villages se sont vidés (environ un tiers de la population totale est déplacé), des gens quittent leur lieu d'habitation et vont se retrouver un peu partout, ce qui participe de la dislocation du socle qu'était la famille étendue.

Le troisième âge, c'est une migration encore plus individuelle : ce sont des gens qui quittent le village ou la ville, mais qui trouveront déjà une communauté d'immigrés en France pour leur offrir des opportunités. Ils ont la possibilité de devenir commerçants par exemple.

Des ruptures anthropologiques

Le type de migration qui m'a le plus intéressé, c'est celui du deuxième âge, (c'est-à-dire les gens partis dans les années cinquante – soixante et s'installant en France à cette période) car il va s'y produire un certain nombre de ruptures anthropologiques. En principe lorsque les personnes migraient c'était pour renforcer le groupe d'appartenance ou le réaménager. Or certains migrants vont faire venir femme et enfants et cela va produire une rupture anthropologique, parce qu'alors **ils rompent avec la logique de la famille étendue.** Cette situation migratoire crée une entité nouvelle qui est **le couple.** Dans la famille étendue, par définition, le fonctionnement au quotidien, n'est pas fondé sur **le face-à-face ou** la relation visibilisée entre les deux conjoints. Dans la famille étendue, la femme se fonde avec les femmes et l'homme avec les hommes. Lors du deuxième âge, il y a beaucoup d'installations familiales, ce qui amène une deuxième nouveauté : **l'exclusive éducative** c'est-à-dire des parents en relation quasi exclusive avec leurs enfants dans l'espace domestique. Ils ne partagent pas avec la tante, l'oncle, les grands-parents ... Quand je parlais d'un analyseur amplifié, c'est que d'une certaine manière il y a eu une situation de rupture qui a fait que le couple est devenu

une évidence ou une sorte de nécessité. Irène Théry⁶ retrace sur quatre siècles l'histoire qui a vu le couple advenir dans la famille française. Ce qui est intéressant pour les sociologues, c'est ce qu'on peut appeler les **improvisations de rôle**. Ainsi, lorsque vous avez des primo migrants qui ont été socialisés avec l'idée de la mise à distance constante du conjoint, qu'est-ce qu'ils font quand ils se retrouvent en face à face ? Je parle de **recomposition** pour dire que dans ces moments-là, il n'y a pas effacement total de la prime socialisation, ce qu'on a appris ne s'efface pas comme ça, mais en même temps elle ne peut pas être reconduite à l'identique. Ce qui caractérise donc les familles qui s'installent en France dans les années soixante et soixante-dix, c'est l'avènement du couple et l'exclusivité de la relation éducative.

Le mariage

Je me suis intéressé à ces familles d'abord par le mariage, parce que c'était une bonne entrée inter-générationnelle car lorsqu'il s'agit de celui des enfants d'immigrés, il pose la question de la socialisation des uns et des autres.

Je pars de l'hypothèse assez simple que les migrants et leurs enfants peuvent très bien reproduire, perpétuer les modèles matrimoniaux que les parents leur avaient appris. C'est-à-dire ce n'est pas parce que les gens quittent leur pays d'origine qu'ils vont changer leurs modèles matrimoniaux. Je voulais réfléchir aux conditions sociales qui font qu'un modèle matrimonial peut se perpétuer ou au contraire n'a plus de sens. Plus largement, concernant les schémas culturels, par exemple, ce n'est pas parce que demain matin nous partirions aux Etats-Unis que nous effacerions notre conception du petit-déjeuner et du déjeuner. Quelles sont les conditions qui font qu'à un moment donné, la conception du mariage, celle des parents, va prévaloir ou sera caduque ? Pour simplifier : le modèle des parents c'est ce que les sociologues appellent un **mariage « lignager »** ou domestique, c'est un modèle où les parents ont été

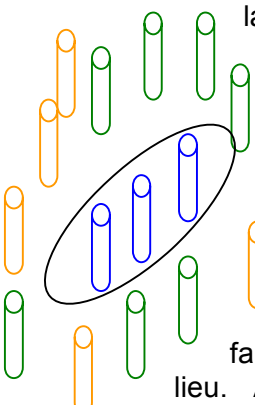
socialisés avec l'idée que le mariage des enfants est de leur responsabilité. Dans certains cas c'est considéré comme un devoir religieux. Pour ces primo migrants, la vie sociale dans leur village d'origine connaît deux temps : le premier temps est celui de l'enfant, puis le deuxième temps c'est lorsqu'on est marié par ses parents : on devient alors à son tour adulte. L'autre modèle présent dans la société française, c'est le **mariage romantique**. Nous pourrions réfléchir pour savoir comment le mariage romantique est advenu dans notre société. Qu'est-ce qui l'a légitimé, qui fait qu'aujourd'hui il semble être un modèle indépassable ?

Dans les mariages tels qu'ils se pratiquaient, **les mères jouaient un rôle très important**, c'est elles qui recueillent les informations relatives au marché matrimonial ; elles constituent en quelque sorte des « banque de données ». De la même manière qu'ici les mères sont socialisées pour emmagasiner plus facilement les informations sur les maladies des enfants, de la même manière vous aviez dans le village un certain nombre d'informations que les femmes emmagasinaient au fil du temps, une sorte d'aperçu de marché matrimonial (telle fille a de la dextérité, telle autre fille non...). En quittant le « bled », comment les femmes peuvent-elles continuer à tenir ce rôle ? J'ai émis l'hypothèse que le quartier, le réseau des relations de voisinage jouait cette fonction-là. Cela m'a amené à regarder d'un peu plus près comment se faisaient les échanges au quotidien, tels qu'ils étaient restitués par les gens dans les entretiens que j'ai menés dans les quartiers de la ville de Saint Etienne. J'ai regardé quelles étaient les relations les plus constantes et avec qui elles se nouaient. Puis j'ai essayé de comprendre comment au fil du temps, ces relations entre voisins perduraient ou au contraire se diluaient. J'ai enquêté auprès des familles algériennes. C'est là que l'idée de relation pratique que j'ai évoquée avec P. Bourdieu a été intéressante.

J'ai dégagé deux temps dans le regroupement lorsque les familles d'immigrés s'installent en France : un premier temps, celui de la **communauté**

⁶ Irène Théry (1952-), sociologue

mosaïque et un deuxième temps, celui de la communauté intermédiaire.



Les premières années, j'ai repéré qu'il n'y avait aucune famille isolée par rapport au village ou à la région d'origine. Si une famille vient d'un petit village, il y a nécessairement une famille qui vient de ce même lieu. Au fil du temps j'ai pu esquisser un système de relations pour dessiner des sous communautés qui entretenaient des relations quotidiennes ou des relations symboliques fortes (pour un décès, une circoncision). Les familles participent d'une sous-communauté (voir schéma). Elles sont en relation les unes avec les autres, elles partagent les mêmes références ; elles organisent, conditionnent l'éducation de leurs enfants, mais surtout elles donnent le même sens à leur relation avec « là-bas ». Cela veut dire qu'à ce moment-là, on a ici une sorte d'investissement fonctionnel à minima (les familles comprennent ce qu'elles doivent comprendre pour se déplacer dans la ville, utiliser les services de la ville...), mais l'ancrage symbolique reste là-bas. Dans l'exemple ci-dessus, c'est comme si ces trois familles constituaient une sous communauté par rapport à leur communauté d'origine. J'ai donc appelé cette phase **la communauté mosaïque**. Il y a une sorte d'entraide qui joue dans la relation des générations, qui joue entre les gens, et à ce moment-là, les mariages restent conformes, à quelques ajustements près, à ce qui se produit dans le village d'origine.

Deuxième temps, la communauté intermédiaire.

Au fil des années, les classes d'âges se succèdent dans la fratrie, les relations avec d'autres familles d'autres régions d'origine vont se multiplier. La relation d'ici gagne en densité en même temps que la relation avec le pays d'origine se dilue un peu, parce que les primo migrants ne se reconnaissent plus tout à fait dans les gens qui sont restés dans leur village ou

leur ville et que les relations entre voisins se sont densifiées⁷.

Le temps de l'usine

Si les choses s'étaient déroulées de la même manière que pour les migrations polonaises ou italiennes, il y aurait eu une troisième phase : une dilution. Sauf qu'à ce moment là, quelque chose s'est produit et a changé la donne. **La perspective industrielle n'est plus la même**. Dans les quartiers étudiés, ce qui structurait la relation entre les migrants et les gens d'ici, c'était la référence partagée au temps, à l'usine. Qu'ils viennent de Yougoslavie, d'Algérie ou d'ailleurs, peu importe, ils venaient avec les saisons dans la tête. Au fil du temps, lorsqu'ils étaient socialisés dans l'entreprise, ils ne raisonnaient plus avec les saisons, mais avec les trois X huit. Ce n'est pas simplement une sorte d'alphabet partagé mais c'est une perspective sociale extrêmement forte. Que s'est-il passé dans ces quartiers-usine ? Là où une grosse entreprise structure les rapports sociaux, comme Michelin à Clermont-Ferrand ou Peugeot à Montbelliard... les ZUP n'ont pas les mêmes perspectives ni les mêmes principes de sociabilité. Là, il y a une sorte d'impasse sociale, la perspective du travail n'est plus la même. Certains habitants de ces ZUP se sont dégagés de cette impasse, ou ont été aidés pour fabriquer des ressources leur permettant de s'en sortir mais beaucoup sont restés coincés comme auparavant, et sur d'autres espaces, les paysans qui n'ont pas pu s'adapter aux transformations de l'espace rural.

L'interculturalité

Je pars de l'idée qu'il y a au moins deux modèles dans l'environnement, dans l'entourage de ces migrants et de ces enfants d'immigrés : dans certains cas, parents et enfants vont être dans la proximité culturelle et dans d'autres cas, ils peuvent être dans une tension culturelle, voire une **interculturalité**

⁷ Voir Abdelhafid Hammouche, *Mariage et Immigration*, Presses Universitaires de Lyon.

domestique. Là ce n'est pas un lieu de partage, mais un lieu de tensions qui peuvent être extrêmement violentes.

J'ai parlé d'interculturalité domestique, c'est-à-dire de différences culturelles à l'intérieur des familles, la question se pose évidemment aussi **dans l'espace public.** Il me semble que **c'est très difficile de se saisir de la question de l'étranger, notamment lorsqu'il s'agit d'un migrant ou d'un enfant d'immigré.** Alors est-ce que le terme « jeunes de banlieue » condense tout ça ? Chacun appréciera. J'utilise une formule « **l'ailleurs d'ici** », pour souligner que le migrant n'est jamais totalement étranger ni totalement « invisible » aux yeux de ceux qui en parlent le plus fréquemment. Il y a des dévaluations, des racismes, plus ou moins dissimulés, qui s'expriment plus ou moins dans l'espace public et plus ou moins fortement dans le temps. Dans les années soixante, le racisme était aussi fort ou même plus fort qu'aujourd'hui (c'est difficile de le mesurer) mais aujourd'hui certaines choses s'expriment publiquement. Ce qui me paraît intéressant, c'est de voir que dans l'espace public, il y a une revendication (le terme est peut-être inapproprié) qui prend une certaine consistance que j'ai appelée une **régénération.** C'est une sorte de prolongement des débats antérieurs. Il y a eu, par exemple, des débats autour de la torture par rapport à la guerre d'Algérie. J'ai étudié ces débats de 2000 à 2005. *La Parler de régénération revient à souligner la recherche d'un assainissement de l'espace public pour débattre de certains thèmes, demander justice et faire en sorte que l'espace public soit un espace partagé.* La condition nécessaire est que ce débat public ne soit pas fondé sur l'idée de laisser faire le temps ni sur l'oubli mais fondé sur la nécessité de trouver les mots pour dire cette histoire de torture, de colonisation. Quand je dis régénération, cela signifie que cet exercice d'assainissement veut dire aussi qu'il faudra sans doute inventer des mots, expressions, formulations qui n'existent pas encore.

Dernier mot sur l'espace public avant de revenir sur la famille, R.Bastide parle de

contre-acculturation. Quand il parle de contre-acculturation, l'exemple que vous connaissez tous, c'est celui des Noirs américains qui sont pour beaucoup d'entre eux dans une absence de relation avec le pays d'origine de leurs ancêtres, mais qui aujourd'hui et dans la conjoncture des Etats-Unis, vont afficher une revendication d'africanité. Cela illustre ce que R.Bastide appelle la contre-acculturation. Est-ce qu'il faut interpréter ces manifestations culturelles et/ou religieuses récentes sous cet angle ? Je ne sais pas. Sur la question du mariage, je suis surpris de voir un nombre important de jeunes filles et jeunes gens qui ont revendiqué des formules qui étaient imposées à leurs aînés, ce qui me surprend un peu, mais on peut aussi l'interpréter sous cet angle de la contre-acculturation, c'est-à-dire revendiquer un certain nombre d'éléments qui ont été stigmatisés.

La perspective du retour

Dernier mot sur les familles en situation migratoire. Certaines réussissent à maintenir la cohésion familiale en situation migratoire, cela veut dire que parents et enfants partagent la **perspective du retour** ou aménagent cette perspective. Perspective, c'est le terme adéquat, parce qu'on a souvent employé le terme « mythe du retour ». L'idée du mythe amène à se demander si c'est vrai ou non. Quand je dis perspective du retour cela veut dire l'horizon que les gens s'autorisent, l'horizon que les gens partagent et qui est structurant, qui organise le quotidien. Sur la période que j'ai étudiée, il y a eu des retours à tout moment. Au fil du temps, les migrants ont inventé des choses, ils ont créé des retours sur le retour. Aujourd'hui, on assiste à une innovation sociale : des retraités sont doublement installés, ce qui n'existait pas avant. Ils ont des aménagements en particulier par rapport aux soins ...

Dans d'autres cas, ça se fissure, sans doute un peu plus dans la communauté intermédiaire que dans la communauté mosaïque. Lorsque les parents restent plus longtemps en France, lorsque les cadets arrivent, la perspective du retour fonctionne moins, conditionne moins les

uns et les autres. Des formes d'expression inédites, impossibles dans la situation de la communauté mosaïque, vont devenir plus fréquentes avec la communauté intermédiaire.

L'adolescence : un analyseur amplifié

Au titre de l'analyseur amplifié, l'adolescence est une construction. Cela veut dire qu'il faut un certain nombre de conditions pour qu'on puisse parler de cette catégorie d'âge. Dans les familles de migrants que j'évoquais tout à l'heure, la notion d'adolescence n'existait pas au départ. Il faut également se souvenir que les années soixante ont été très marquées par la guerre d'Algérie, donc le rapport à l'espace public n'était pas simple du tout. Disons simplement que dans le premier et second âge, les garçons sortaient et les filles beaucoup plus difficilement, voire pas du tout. Il y avait une indexation de l'espace physique : espace externe à l'appartement indexé aux garçons et espace interne à l'appartement indexé aux filles. Je vais parler d'une **adolescence lisière**. Cela concerne les garçons, beaucoup moins les filles. Je parle d'adolescence lisière pour dire que les jeunes en question n'ignoraient pas complètement le contexte ni les tentations, mais, et cela va beaucoup jouer dans la cohésion familiale, ils ne légitimaient pas, à leurs propres yeux, ces loisirs. Ils allaient au cinéma, au bal, mais ne légitimaient pas totalement ces pratiques. Ils sont, de leur propre point de vue, dans une sorte de transgression qu'ils minorent car ce n'est quand même pas bien. Ils ne se détachent pas de la vision de leurs parents, il y a encore une empreinte de la mission de migration. Lisière donc pour dire que c'est une adolescence de la clandestinité.

Pour la période suivante, je parle d'**adolescence conflictuelle**, ce qui va mieux éclairer la notion d'adolescence lisière. Les difficultés sont nombreuses, ce n'est pas simple de sortir notamment pour les filles, mais ce qui change considérablement, c'est que les enfants sont beaucoup plus imprégnés par l'école, par les copains, par l'idée que la vie c'est

aussi une place accordée aux loisirs, aux plaisirs... On va avoir une sorte d'inversion : non seulement ils ne sont plus dans la clandestinité, mais ils vont porter un regard assez rude sur leurs parents qu'ils déqualifient en quelque sorte. Leur expression c'est « tu n'as pas vécu ! ». Toute la position parentale est ébranlée. Mais il faut tenir compte d'une dimension culturelle de génération : on pourrait retrouver la même situation chez des paysans d'Auvergne qui structurent leur vie par rapport à l'effort et qui voient leurs enfants leur dire « t'as rien compris ! ».

Je vous recommande un texte excellent sur ce sujet : « **Les enfants illégitimes** » de **A.Sayad**. Il fait parler une jeune fille et, à travers son regard, il déconstruit progressivement toutes les tensions, les alliances, les oppositions entre parents et enfants. Les aînés des enfants sont plus proches du père, les plus jeunes plus proches de la mère. Il montre les découpages qui traversent la famille. Cela pose la question de l'alliance entre parents par rapport et avec les enfants. Dans certains cas, lorsque la perspective du retour est forte, à ce moment-là les parents ont un apprentissage commun et s'affirment en tant que nouvelle unité. Lorsqu'arrive cette notion des adolescences (lisières ou conflictuelles) et qui il y a des tensions avec les enfants, A.Sayad prend l'exemple d'une mère qui s'adapte aux demandes des enfants pour des vacances ou d'autres choses comme ça, alors que le père reste particulièrement attaché aux perspectives qui étaient les siennes au départ. Le père avait une position haute et forte, dominante, l'affirmation de ses enfants va de pair avec l'affirmation de sa femme ce qui atténue et redéfinit son pouvoir. Dans ces familles le père occupe alors une position plus ou moins effacée. Dans certains cas, lors d'une transgression majeure, un mariage mixte par exemple, les parents peuvent se ressouder autour du refus de cette transgression ethnique et redéfinir la relation avec leurs enfants.

J'avais prévu de vous parler de l'appropriation des espaces extérieurs, mais comme cela fait déjà une heure que

je vous parle, je vais m'arrêter là pour garder du temps pour l'échange.

Marie-Pierre Jumel

Lorsque nous avons envisagé cet après-midi sur la question de l'immigration et de l'exil, Abdelhafid Hammouche a souhaité faire des liens avec une situation clinique. Je vous remercie de me donner l'occasion d'avancer davantage dans ce domaine complexe. J'ai une formation de Gestalt-thérapeute et suis également formée en systémie. Mon activité clinique et d'accompagnement se déroule dans trois structures : le CSAPA (alcool) de Béthune dans le cadre duquel j'interviens pour cette recherche-action, la Consultation Jeune Consommateur (CJC) du Cèdre Bleu sur Villeneuve d'Ascq et le foyer d'accueil d'urgence « La Boussole » à Lens. Les 2 premiers se situent dans le champ du médico-social, le 3^{ème} dans le champ du social : ceci a des conséquences importantes quant à la « demande » d'aide. J'ai participé il y a quelques années à une formation de quelques jours pour appréhender différemment la question de l'immigration notamment celle issue du Maghreb et de l'Afrique Noire.

J'ai néanmoins eu des difficultés à choisir une situation tant il me venait lorsque je revisitais telle ou telle situation pour la préparation de cette journée, une tension entre l'histoire familiale spécifique et l'histoire d'une immigration familiale parfois ancienne. L'histoire individuelle, l'histoire familiale est elle première quand un symptôme est présent ? Ces personnes sont elles-mêmes issues d'une famille qui les a constituées. Alors quand cet individu, son ou ses parents ou grands-parents se sont exilés, quel en est l'impact sur leurs enfants ? Quel regard porter ? Sur le symptôme ? Sur la famille actuelle et ses interactions ? Sur le transgénérationnel ?

Quel accompagnement proposer ? A la personne ? A sa famille ? Quel est le problème ?

Ceci est également fonction de l'endroit où je travaille, selon les conditions de venue dans des lieux de soins ou des lieux du social, selon l'âge des personnes, selon le contexte...

La plupart du temps, quand il s'agit de jeunes, la demande d'aide est portée par un tiers souvent les parents et est centrée sur le symptôme (souvent du cannabis) ou la contrainte est posée par la justice. Nombre de situations pouvaient être intéressantes, et à la fois tellement particulières qu'il était difficile d'établir un lien avec l'aspect plus global de ce travail que nous essayons de faire tous ensemble aujourd'hui sur la question de l'entourage et celle de l'immigration.

J'ai lu l'article de A.Hammouche « rapport de genre et de génération dans des quartiers en transition dans l'agglomération lyonnaise ». Là j'ai pu refaire du lien dans ces travaux, avec la question des débordements insupportables : à quel moment « quelque chose » d'une intimité familiale va émerger dans le social ? Effectivement il arrive des débordements insupportables face auxquels les parents ou l'entourage ne vont plus pouvoir faire face, soit du fait d'une absence d'échanges installées dans le temps entre les parents ou les adultes présents et le jeune, soit en lien avec un ou des événements ponctuels. Il existe alors des niveaux de tension très élevés, des intensités d'affect ou des passages à l'acte conséquents alors que le dialogue et le soutien sont impossibles.

Dans ce retrait relationnel, «le produit psychoactif » peut devenir soutien, voire « le » soutien. Cette difficulté est souvent vécue dans une forme d'isolement. Cette expérience est vécue sans mots, sans liens avec « un autre ». C'est lorsque les conséquences de la relation avec ce produit psychoactif sont devenues négatives et conséquentes que la personne ou l'entourage exprime une « demande d'aide pour que le symptôme cesse ». On sort à ce moment de l'intimité familiale.

Vous l'avez compris, choisir une situation était complexe.

En quelques grandes lignes, je vais exposer **une histoire de demande d'aide dans un CSAPA** (Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie), celle de Yasmine. Elle a trente ans environ, un enfant dont son père a la garde ; elle est titulaire d'un BEP. Elle est à ce moment hébergée en CHRS

et doit prendre un logement, elle n'a pas d'activité professionnelle. Elle vit à ce moment une relation affective qui lui fait du bien. Elle est venue une 1^{ère} fois cette année là à 3 Rendez-vous, elle était abstinente et avait effectué une post-cure. Elle évoque son histoire, son retrait d'avec sa famille, l'alcool devenu ressource puis problème.

Ainée de sa famille, elle a pris à l'adolescence l'initiative de dénoncer ces violences qui étaient d'ordre psychologiques sur les enfants mais très prégnantes. Elle a été placée en foyer ainsi que ses sœurs suite à son intervention. Ses frères sont restés vivre avec leurs parents.

Elle aime l'école, les études mais un mal-être s'est installé. Elle construit néanmoins sa vie conjugale, a un enfant.

Des conduites d'alcoolisation se mettent en place, s'intensifient jusqu'à mettre en péril sa vie conjugale. C'est le père de sa fille qui en a la garde ; elle la voit un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires. Elle a - de son initiative - toujours évité d'être avec sa fille « de se montrer » à sa fille lorsqu'elle ne va pas bien, dans un souci de protection, l'alcool est dans ces moments très présent.

Nous posons un cadre d'un rendez-vous par quinzaine. Il me semble y avoir une « affiliation satisfaisante » sur le plan thérapeutique.

Elle se sent vivante, va bien ; elle retrouve des envies, de faire du sport, de reconstruire sa vie affective, d'être plus présente auprès de sa fille.

Elle ne revient plus suite à ce 3^{ème} rendez-vous. Je lui laisse deux messages téléphoniques auxquels elle ne donnera pas suite.

Un an et demi plus tard, elle recontacte le CSAPA et évoque lors de cet appel téléphonique un grave accident, un coma et une hospitalisation de près de 6 mois. Elle ne sort pas de chez elle depuis son retour à domicile en début d'année sauf pour se rendre à l'hôpital et faire quelques courses. Elle dit se ré-alcooliser. Nous sommes en juin. Elle demande que nous puissions reprendre contact.

Lors de ce nouveau rendez-vous, elle évoque « son accident ». Elle est tombée

par la fenêtre de son appartement. Son ami était présent à son domicile, Il y a eu une enquête qui n'a pas donné lieu à de suites judiciaires. Elle n'en sait pas plus – et ne souhaite pas en savoir plus. Elle évoque son coma, sa paralysie, sa volonté de marcher à nouveau, le handicap qui lui reste, sa réussite, cette victoire pour elle même. Elle s'exprime sur son isolement actuel, l'absence de sorties : d'abord ressource et protection, devenu problème. Elle ne voit pas sa fille pour le moment, elles ont des contacts téléphoniques.

Lors de ce 1^{er} rendez-vous, je lui dis mon inquiétude sur l'isolement, les risques liés aux conduites d'alcoolisation excessives. Elle peut envisager la mise en place d'un traitement avec le médecin.

Lors de ces rendez-vous, l'intensité du mal-être s'exprime sous formes d'affects, de tensions corporelles, de colère retenue. Les violences dans l'enfance sont exprimées et prennent beaucoup de place. Yasmine s'exprimera un peu sur l'histoire de ses parents : sa mère née au Maroc et sa rencontre avec son père né en France lors d'un voyage de celui-ci au Maroc. Celui-ci est d'origine algérienne.

Elle est arrivée en France à 2 ans avec sa mère âgée de 20 ans. Elle est la seule enfant née au Maroc. Elle dira avoir fortement investi l'école. Elle parlera de dépression du père et d'un suivi en CMP, de ses violences agies. Elle garde une bonne relation avec sa mère et sa soeur et ses frères mais elle les voit peu.

Cette expression est à ce moment assez factuelle. L'alcool et les violences subies, les humiliations, les liens brisés sont mis en avant. Beaucoup de questions sans réponses subsistent, beaucoup d'inconnu sur l'histoire de ses parents notamment celle de son père.

Yasmine interrompt à nouveau le processus thérapeutique au bout de 5 rendez-vous. Nous avons ensuite maintenu un lien téléphonique « ténu ». J'ai pris cette décision en fonction de la rupture antérieure du lien thérapeutique et des événements qui se sont succédés. J'ai pris cette initiative en lui disant ma confiance en elle, en lui manifestant du soutien. Nous avons des rendez-vous

téléphoniques. Elle dit son impossibilité de sortir de chez elle. Elle dit « n'être pas vieille, avoir encore envie de quelque chose, mais dit son impossibilité d'agir, avec l'impression d'être enchaînée ».

Quel(s) regard (s) porter ? Avec quelles hypothèses travailler ? L'alcool et la violence sont ils « masque de l'histoire personnelle, familiale, trans-générationnelle » ?

Au-delà des effets du produit, quel sens a-t-il dans la relation au monde ? Dans l'interpellation au niveau familial et au niveau des origines ?

Dans quel contexte s'est déroulé le départ de la famille du père ? Dans quelles conditions ? Qui est venu ? A quelle époque ? Comment ont-ils été « accueillis » ?

Ce retrait et cette impossibilité d'agir sont ils liés au(x) traumatismes subis ?

Quelle est la place et quelles sont les fonctions du symptôme ? Comment retrouver une dynamique ?

Comme je suis européenne... Les personnes que j'ai accompagné dont l'un des parents ou grand-parents au moins est d'origine étrangère, ont souvent le souci de paraître « normales », « encore plus adaptées et sans tension » « ici et maintenant ».

Cependant, notre vie s'est d'abord construite dans un environnement, le plus souvent avec nos parents, qui ont eux-mêmes été élevés par des parents qui... Même si nous avons différentes hypothèses de travail, que nous travaillons dans le cadre d'une « co-construction de la demande », nous ne pouvons nier l'histoire.

J'accueille de nombreuses familles dans ce cas : leurs situations professionnelles et sociales sont satisfaisantes où « tout va bien » et un de leurs enfants... fume du cannabis et/ou est désocialisé ou passe ses jours et ses nuits sur les jeux vidéos et/ou se met en danger avec de l'alcool.. et cela dure...

« Tout va bien, mais cela ne va pas du tout »...

Echanges

- *La question de la redéfinition du cadre, du pouvoir du père. La question se pose du fait que la famille est issue de l'immigration, compte tenu de la situation de la famille. Est-ce que la question se poserait s'il s'agissait d'une autre famille ? J'ai lu le même article que toi, et effectivement, on est bien dans cette question de la place et du rôle du père. Mais on se retrouve tout de même avec la résolution de problèmes. On voit bien que les problèmes sont redéfinis selon le contexte familial et culturel.*

- *Dans ce que j'ai entendu, il y a quelque chose à penser de l'ordre de l'improvisation et de l'ordre de l'immigration. Les personnes qui émigrent sont généralement les plus intrépides, celles qui ont envie de partir et de bouger, elles ont beaucoup de capacités pour improviser. Il y a aussi à penser l'accueil qu'elles reçoivent ici. Cette capacité à improviser on la retrouve quelquefois dans les perspectives autour de la résilience, la capacité à guérir... C'est improviser des nouvelles façons de faire par rapport à des choses difficiles, inconnues... Sur un autre plan, une partie des emplois pour lesquels les migrants sont venus et ont été appelés ont disparu. Il y a d'autres emplois, mais ils ne sont pas forcément qualifiés pour cela et de ce fait il y a toute une série de personnes qui sont déqualifiées. Il y a toute une partie des migrants qui n'ont vécu qu'une partie de leur vie active au travail. Leur carrière s'est interrompue. C'est intéressant d'avoir ces perspectives-là pour comprendre les difficultés et/ou souffrances qu'ont les gens à assumer leur position, à croire en leur capacité de pouvoir s'en sortir et à improviser des nouveaux rôles.*

Abdelhafid Hammouche

J'ai fait le pari d'un détour ample. Je ne me suis pas enfermé dans l'immigration contemporaine. Mon orientation constitue une matrice pour approcher les situations migratoires : tenir compte du lieu d'origine, du lieu d'accueil, des rapports de générations... Je pense qu'il est aussi utile d'avoir en tête quelques particularités d'aujourd'hui. Il me

semble qu'à côté de la migration économique, il faut ajouter le culturel : il n'y a pas seulement une aspiration à aller gagner trois sous, il y a aussi une aspiration à acheter des baskets. Il y a de la part des plus jeunes une aspiration beaucoup plus forte qu'auparavant à aller vivre dans les pays d'Europe, aux Etats-Unis, et caetera... qui est une aspiration très contradictoire. Vous imaginez toutes les difficultés qu'ils rencontrent pour vivre à l'américaine ou à l'européenne, ce n'est pas si simple que ça de se détacher des schémas dans lesquels on grandit. C'est une migration plus juvénile qu'auparavant, ce n'est pas simplement une histoire d'âge, c'est aussi une période de la vie (au Maroc, dans certains coins il y a des ados qui tournent autour des camions pour essayer de se faufiler en dessous et passer en Espagne). Il y a également une féminisation des migrations. L'histoire des femmes est un élément important par rapport à la notion de migration que j'ai évoquée. Ce sont des femmes qui s'affranchissent d'un certain nombre de choses, cela se traduit par du travail, de la prostitution... Je n'ai pas parlé non plus des réfugiés.

Deuxième point intéressant, c'est ce qui caractérise notre rencontre. Geneviève disait **travailler ensemble ne veut pas dire culture commune au sens d'uniformisation**, on se coltine donc heureusement les problèmes que cela engendre. Dans mon esprit, et dans le votre je suppose, il n'y a pas une hiérarchie des savoirs et il n'y a pas de confusion des savoirs. Toutefois quand je vous propose cette sorte de détour, je suis dans le souci permanent d'une construction rigoureuse d'un point de vue scientifique. Après je me demande comment des praticien(ne)s entendent ce qu'ils entendent. Après, comme j'espère être un bon citoyen, je me demande si cela ne va pas déstabiliser dans le mauvais sens, mais quel est le bon et quel est le mauvais ? Je suis préoccupé par l'autorité d'intervention : comment est-on légitime dans une intervention ? Quel type de savoirs j'ai besoin de mobiliser pour comprendre la situation de cette femme et comment je peux essayer de comprendre cette situation avec de nouveaux outils

conceptuels sans être complètement dérouté ? Je dis **honorons nos incompréhensions et nos malentendus**, cela veut dire qu'il y a des moments où il faut prendre le temps d'essayer de comprendre comment nous recyclons ces différents savoirs.

Troisième point, par rapport à la situation présentée, je vois l'empreinte contemporaine. Avant de comprendre cette situation, je me dis qu'il y a **une injonction à verbaliser pour rendre explicite l'histoire de sa famille**. Ce rapport au verbe, le rapport à la subjectivité est socialement déterminé : il y a des paysans d'Auvergne par exemple qui ne vont pas livrer leurs états d'âme. Donc là, le premier réflexe, la première affirmation professionnelle c'est de se demander comment cette attente a-t-elle été fabriquée ? Au fil des années, cette femme a-t-elle eu besoin ou non de connaître l'histoire de sa famille ? De la même façon je me poserais la question pour son père et sa mère, je me demanderais s'il n'est pas « indécent » de raconter cette histoire, parce que pour des gens qui ont été socialisés avec une forte injonction à **la règle de la réserve de soi**, parler comme nous parlons, c'est de l'indécence. C'est aussi ce rapport à la considération sociale de la subjectivité. Après c'est une sorte de précaution épistémologique il faudrait regarder de plus près pour l'histoire de la famille pour savoir ce qui se disait et ce qui ne se disait pas. Dans un entretien, je faisais parler le père sur les djinns.⁸ Je sentais les enfants crispés, me disant qu'il ne savait pas ce qu'il disait. Les enfants ne supportaient pas que leur père parle de croyances à leurs yeux irrationnelles alors qu'un sociologue était là. Voir leur père « irrationnel » devant un extérieur cela devenait intenable. Je crois qu'ils trouvent des tas d'ajustements, des tas d'adaptations pour sauver la face. Il y a autre chose qui caractérise la situation migratoire, c'est **la stigmatisation, ou pour le dire autrement, l'héritage symbolique**. A mon avis, ce qui est intéressant c'est de regarder les travaux

⁸ Le djinn (nom arabe) est un génie, un démon

de F. Fanon⁹ qui a écrit *Peau Noire, Masque Blanc*. Etre dépositaire d'un héritage culturel qui est dévalorisé cela veut dire que la personne a intériorisé la dévalorisation qui frappe son groupe de référence. Ce qui me paraît aussi intéressant dans la conjoncture contemporaine, aujourd'hui peut-être plus qu'il y a trente ans, c'est que cet héritage symbolique, selon les ressources de la personne, peut être vécu différemment ; lorsqu'on est au chômage, c'est un effondrement supplémentaire. Mais lorsqu'il y a des fêtes (période de ramadan ou autre) cela peut être une labellisation. Cela me paraît encore plus vrai aujourd'hui qu'il y a quelques décennies.

- L'immigration de mes parents n'a rien à voir avec l'immigration maghrébine : le rapport à la France était très différent (entre la France et l'Algérie : c'est l'ici d'ailleurs). Il y a aussi d'autres rapports historiques entre la France et les pays d'origine. Je ne me suis pas retrouvé, quand Abdelhafid Hammouche parle d'immigrés, je sens qu'on parle d'un autre que moi.

Abdelhafid Hammouche

Les migrants japonais disent qu'ils ne vivent pas ce genre de situation ; par contre j'ai un collègue brésilien qui plaisantait en disant qu'il craignait d'être confondu en France avec des arabes. Ce qui veut dire que les situations d'immigration sont très différentes. Il faut tenir les deux perspectives : si un ingénieur informaticien très recherché va aux Etats-Unis ce n'est pas la même chose que si c'est un indien non diplômé à la recherche d'un emploi. Pour ce qui est de l'Algérie, il est utile de rappeler que c'est une relation exemplaire parce que c'est une relation coloniale particulière et que les processus d'individualisation ont pris une dimension un peu exacerbée. Pour ce qui est du Maghreb, c'est vrai que l'essentiel de mon propos se référerait à l'Algérie, un peu au Maroc et à la Tunisie.

- Pour mieux comprendre ce qu'est une démarche interculturelle, nous avons

abordé les rencontres, les confrontations entre les cultures à travers les migrations. Nous pourrions peut-être changer de perspective et nous interroger sur ce qui caractériserait la démarche interculturelle dans le sanitaire et social.

Abdelhafid Hammouche

A partir de mes propres travaux, je peux parler de la politique de la ville et dire qu'il y a dans ce cadre des dispositifs qui engendrent des coopérations inédites. Il y a des gens qui travaillent ensemble et qui ne le faisaient pas encore. Qu'est-ce que cela produit ? Le terme dispositif est utilisé dans l'administration, il est utilisé par un certain nombre de chercheurs qui ont travaillé sur la politique de la ville. Un dispositif est un bricolage, un assemblage entre des discours et des éléments pratiques. Cela veut dire qu'appliqué à la prison, Michel Foucault a montré comment les murs ont pu apparaître, comment ils ont pu occulter ce qu'auparavant tous les pouvoirs rendaient visibles, c'est-à-dire la sanction. Il met en relief qu'il y a un ensemble de discours qui légitiment, qui rendent pensables cette chose-là. Nous pourrions de la même façon nous interroger sur ce qui autorise les dispositifs de la politique de la ville, cela nous renverrait aux années soixante-dix au moment où les HLM et les ZUP émergent dans notre pays, au moment où les premières dégradations apparaissent. A ce moment là des gens, comme Robert Lion, dans des postes particuliers dans la haute administration, ont pensé que les problèmes qui se posaient-là gagnaient à être traités d'une part par une approche systémique et une dimension spacialisée. Cela veut dire que là, on a commencé à parler de quartiers, sans que la notion de quartiers soit précisée. A partir de cette idée de quartier on a supposé que des systèmes de coopération seraient plus efficaces. J'ai travaillé à partir des procédures de gestion dites de proximité, j'ai essayé de comprendre comment se mettait en place l'interculturalité professionnelle, comment les positions des uns et des autres ont été ébranlées et comment il y a eu des recompositions culturelles. Ce qui m'a paru particulièrement intéressant, c'est que

⁹ Franz Fanon (1925-1961), psychiatre, essayiste

vous avez deux corps de métier (que j'oppose par commodité du raisonnement) : les logeurs sociaux et les travailleurs sociaux. Les travailleurs sociaux dans les années soixante-dix, je les situe comme des précurseurs, c'est-à-dire au moment où le travail de la relation devient un support de travail, ce qui dans ces années est précurseur, travailler sur la parole, aider à l'expression de la parole pour raconter l'histoire de la famille, etcetera. Par opposition de façon quasi caricaturale, les gens des organismes HLM sont ceux qui illustrent la logique industrielle et bureaucratique : ce qui compte c'est le produit : le logement. Au fil des procédures de la politique de la ville, il y a des changements qui s'opèrent. On voit arriver des injonctions, en référence à la gestion de proximité, à la concertation et des transformations dans l'habitat social avec des métiers plus orientés vers le relationnel.

- Les travailleurs sociaux n'entendent pas ou sont à distance des familles au point qu'il faut des traducteurs, qu'il faut du lien entre eux et les familles. Il y a quelque chose d'intéressant à creuser pourquoi il faut une médiation entre familles et travailleurs sociaux.

Abdelhafid Hammouche

Je mélange le domaine de la recherche et le domaine institutionnel. Je me souviens à Lyon, on nous a demandé si nous pouvions proposer une formation dans le domaine de la médiation interculturelle. Il y a eu beaucoup de débat : proposer une formation de ce type à l'université, n'était-ce pas enfermer des étudiants dans des métiers qui disparaîtront demain ? L'autre question était de se demander si au fond ce n'était pas un alibi ? Pourquoi mettre à la marge des gens qui aideraient ? Je suis un peu perplexe par rapport à ça, que ce soit ces femmes médiatrices ou les accompagnateurs dans les écoles. C'est l'expression d'un questionnement d'un nouveau type, c'est-à-dire que la question anthropologique, qui jusqu'à maintenant n'avait pas en France le droit de cité, apparaît. Quelle est la situation de ces femmes médiatrices ? Quel est leur propre regard sur ce qu'elles définissent comme leur culture d'origine ? Ca pose beaucoup

de questions. Vous avez un certain nombre de collègues qui disent qu'associer le mot culturel à ces fonctions, c'est vouloir dissimuler les problèmes sociaux. Je n'ai pas tout à fait cette position. J'aspire à ce que la question sociale soit entière et débattue, mais j'aspire aussi à ce que la dimension anthropologique ne soit pas dévaluée. C'est-à-dire qu'on porte aussi un regard ethnologique sur nous-mêmes : nous sommes un pays parmi d'autres, nous sommes une culture parmi d'autres qui est en composition, en re-composition... Il me semble que ce genre de chose est à double facette : d'un côté il y a le risque d'instrumentalisation, mais aussi peut-être la possibilité qu'apparaissent ces questions dans l'espace culturel.

J'avais esquissé une sorte de typologie des médiateurs. Lorsqu'il y a des situations d'interculturalité, des gens qui ne parlent pas la même langue, qui n'ont pas les mêmes références culturelles, le premier élément que je repérais c'est ce que j'appelle la médiation spontanée : à l'intérieur du groupe d'appartenance, les gens repèrent d'autres gens qui peuvent servir d'intermédiaire. A ce moment-là, ce qui est intéressant d'observer, c'est que ces médiations spontanées contribuent à conforter les références culturelles. C'est-à-dire que si je vais en Norvège, ces médiations vont m'aider à ne pas parler Norvégien, à ne pas regarder les institutions norvégiennes comme un Norvégien. Une autre forme de médiation c'est quand ce n'est plus le besoin de compréhension pratique qui se joue, mais plutôt les interprétations, le sens. C'est autre chose, comme quand je parlais d'adolescence conflictuelle, c'est une situation où s'il y a quelqu'un qui peut rendre explicite le différend et permettre aux parents et aux enfants de mettre des mots, pourquoi pas.

- Je suis assez mal à l'aise car je ne travaille pas sur ce sujet mais je me demande si on peut ou pas partager quelque chose qui soit de l'ordre de l'universel.

Abdelhafid Hammouche

C'est important de toujours avoir cette prudence. Vous avez remarqué que je dis deux choses contradictoires que j'essaie de faire tenir ensemble : non au culturalisme, c'est-à-dire non à l'assignation culturelle, et non à l'interdiction d'assumer ses héritages. Il faut tenir les deux : ne pas être assigné à résidence culturelle mais en même temps ne pas être interdit de sensibilité. Il y a des mises à l'écart qui sont plus difficiles que d'autres, lorsque les héritages sont lourds de stigmates. Je pense qu'il faut tenir les deux lignes sans se laisser enfermer dans ces visions, c'est une composition, c'est un processus. La culture est un ensemble de traits et de représentations qui sont en co-construction permanente. Le deuxième point c'est que je suis d'accord pour parler de l'universel, mais l'universel est toujours exprimé localement, parce que Jules Ferry a exprimé des choses universelles et a aussi nourri la colonisation. Sinon les passerelles sont innombrables.

- Nous sommes dans un champ d'une extrême complexité, lorsque l'on parle de rejoindre l'autre et de le respecter autour du dévoilement et de la parole. Différent selon l'endroit où je travaille : quand je travaille en accueil d'urgence où il y a beaucoup de produits et que ce sont des hommes qui s'expriment peu, parlent peu de leurs affects, ont peu l'habitude de prendre la parole, avec des histoires d'allers et retours en Algérie ou au Maroc avec des histoires de conflits, mon souci est d'abord de rejoindre l'autre en le respectant le plus possible. Dans le champ thérapeutique on est là avec nos corpus thérapeutiques à nous et il nous faut en même temps rejoindre cette personne-là, donner une forme, soutenir la personne, donner une dynamique mais c'est très délicat à faire parce que justement : comment ne pas blesser ? Comment ne pas heurter ? Je trouve que dans le fait d'amener ce thème-là dans le processus sur l'entourage, c'était aussi pour nous demander qu'est-ce qu'on a envie d'en faire ? Pour moi c'est une des questions : est-ce qu'on a envie de plus éclairer autour de qui demande de l'aide, quand et comment, comment nous

construisons ces demandes d'aide, ces soutiens aux personnes avec nos idées de soignants : comment rejoindre des personnes là où elles sont sans être trop décalés avec nos représentations, nos théories ? En s'ajustant au plus près de leur demande aujourd'hui, de leurs possibles aujourd'hui.

*- Depuis ma position, quel regard je pose et comment j'essaie d'avoir des outils pour comprendre et observer les choses ? Nous savons que la réalité dépend beaucoup de l'observateur, de comment il découpe le réel. Donc le fait d'être dans la confrontation, dans les échanges avec un Autre permet de se questionner sur certains automatismes de pensée, de réaliser qu'il peut y avoir une autre réalité que celle sur laquelle je suis sensé travailler, proposer des actions, proposer des façons de faire ou des formations. Mon idée était de montrer que finalement sur ce réel, les regards se complètent et parfois certains regards permettent de lever un voile qui faisait un peu d'ombre sur notre sujet. Ils permettent de mieux trouver quelle réponse avoir, quelquefois c'est peut-être un peu maladroit, mais je crois qu'il y a un lieu de bienveillance intellectuelle à poser afin que tous les points de vue puissent s'échanger.
Merci de votre attention.*